

Laurent Flutsch

**L'ÉPOQUE
ROMAINE**

**OU LA MÉDITERRANÉE
AU NORD DES ALPES**

COLLECTION
**Le
savoir
suisse**

Presses polytechniques et universitaires romandes

1

L'HISTOIRE PIÉGÉE

Au cours des deux premiers siècles avant notre ère, au moment où elles sont englobées dans la sphère d'influence de Rome, nos régions sortent progressivement de la protohistoire pour entrer dans l'Histoire : pour la première fois, des témoignages écrits directs relatent les événements, donnent les dates, livrent les noms des protagonistes, des lieux, des peuples et des dieux, racontent les coutumes et les croyances. Autre nouveauté due à l'influence méditerranéenne, un flot d'images d'une richesse sans précédent offre une documentation de première main.

Textes et images délivrent ainsi une foison d'informations qui s'ajoutent à celles que fournissent des fouilles archéologiques particulièrement prodigieuses.

Par ailleurs, l'Antiquité romaine nous est à bien des égards familière, par le vaste héritage qu'elle nous a légué ; une proximité qui a priori facilite la lecture historique. Mais derrière cette richesse documentaire et cette filiation culturelle se cachent aussi quelques pièges à historiens.

L'abondance des témoignages

L'époque romaine est sans conteste la période qui, dans nos régions, a laissé les traces archéologiques les plus abondantes et les plus variées.

Les causes en sont à la fois modernes et antiques. Modernes, parce que l'intérêt pour les vestiges romains remonte à la Renaissance, alors que les archéologies préhistorique et médiévale sont des disciplines plus jeunes. On fouille des témoignages

antiques depuis plus longtemps, d'où une représentation statistique supérieure. Par ailleurs, l'usage romain de la maçonnerie a non seulement facilité la conservation des structures, mais il favorise aujourd'hui leur repérage : par vue aérienne ou par prospection de surface, on décèle plus aisément les ruines d'une villa romaine que les trous de poteaux d'une maison néolithique ou du Haut Moyen Âge. Les sites gallo-romains sont donc davantage fouillés que les autres, et du coup, le corpus du mobilier est plus vaste.

Mais l'abondance de restes gallo-romains est aussi liée aux réalités de l'Antiquité : l'intensification des échanges commerciaux et technologiques générés par l'Empire romain, la vitalité de l'artisanat et les prémisses d'une production « industrielle » ont contribué au développement d'une société de consommation qui multiplie les restes matériels. Résultat : dans l'enchaînement des périodes dites archéologiques, l'époque romaine se distingue par la quantité des structures bâties et du mobilier, même si elle a subi des destructions volontaires particulièrement massives (récupération systématique de matériaux de construction, iconoclasme chrétien, épierreage agricole, pillage de collectionneurs et autres fouilles).

Riche, l'archéologie gallo-romaine l'est aussi par sa diversité. Alors que, durant les millénaires qui précèdent, certaines périodes ne sont connues que par les sites d'habitat ou que par les sépultures, les vestiges antiques couvrent toutes les fonctions qui régissent la vie d'une société : domaine public et sphère privée, production et commerce, religion et pratiques funéraires.

Ensuite, l'apport nouveau des sources littéraires, de l'épigraphie et de la numismatique vient encore enrichir la documentation, de même qu'une inépuisable iconographie antique qui, sur toutes sortes de supports, inaugure la civilisation de l'image.

Enfin, l'Antiquité est encore bien présente dans notre univers mental, sous la forme de multiples legs. C'est à elle que remontent, en droite ligne, des composantes essentielles de notre monde : langues, religion, système juridique et politique, architecture, occupation du territoire... Plus que les âges anonymes de la préhistoire, elle nous est donc familière.

L'époque romaine est-elle donc la mieux connue des périodes anciennes ? C'est certain, pour toutes les raisons que l'on vient d'évoquer. Mais l'abondance des sources d'information multiplie, paradoxalement, les risques de distorsions.

Le miroir déformant du christianisme

Si le monde antique est relié au nôtre en ligne directe, c'est en premier lieu par la tradition chrétienne. La mort de Jésus, livré par un préfet romain au supplice romain de la croix, exécuté par des soldats romains, inaugure une iconographie qui, à travers vingt siècles d'art religieux, perpétue l'image, en l'occurrence peu flatteuse, du Romain.

Plus généralement, des évangiles aux exégètes modernes, la lecture chrétienne de l'histoire influence forcément la vision de l'Antiquité, à l'aune des persécutions et du paganisme ennemi bien sûr, mais plus généralement à travers le prisme d'un anachronique code moral judéo-chrétien. S'ensuivent des stéréotypes encore bien vivaces, tels le palmarès des « bons » et des « mauvais » empereurs ou la notion de « décadence », qu'incarne le Romain adipeux et cruel, se gavant d'orgies et gavant ses murènes d'esclaves. Si ces clichés reposent aussi, en partie, sur les textes d'auteurs latins, ils n'en ont pas moins été fortement amplifiés par l'historiographie chrétienne, relayée dans la littérature scolaire et jusque dans les péplums hollywoodiens.

Au-delà de ces poncifs, le poids de la tradition chrétienne, dont nous sommes encore les captifs partiellement inconscients, est un miroir déformant parfois très insidieux.

Antiquité modèle et Antiquité travestie

En parallèle, la connaissance historique du passé romain est tributaire d'une succession de démarches actives, entrecoupées de périodes d'oubli et de condamnation. Au 9^e siècle, la *renovatio* carolingienne, qui vise sans succès à rétablir les formes politiques et culturelles de l'Empire romain, donne à la recopie des textes antiques un essor décisif, sans lequel la plupart des

œuvres païennes de l'Antiquité auraient disparu.

Mais c'est avec la Renaissance que triomphe dans tous les domaines la redécouverte du monde antique. En marge de cet engouement se développe un intérêt «archéologique» : en Suisse, la chronique de Königsfelden évoque pour la première fois, vers 1440, la découverte de mosaïques et autres vestiges, et c'est en 1582 déjà que débute, sur le théâtre romain d'Augst, les premières fouilles d'Europe organisées par une institution publique, en l'occurrence le conseil municipal.

Au 17^e siècle, les «antiquaires» s'évertuent à classer et à dater les pièces archéologiques variées qui, avec les fossiles, les animaux exotiques naturalisés et autres bizarreries, encombrant les «cabinets de curiosités» des princes et des érudits. En même temps, l'idée s'impose peu à peu que l'histoire des hommes est plus ancienne que l'indique la Bible et que la Genèse n'est pas à prendre au pied du verset.

Au 18^e siècle, la découverte puis les fouilles d'Herculanum et de Pompéi annoncent l'archéologie moderne et suscitent un intérêt qui dépasse pour la première fois le cercle restreint des savants. Dans toute l'Europe, la multiplication des fouilles familiarise le public avec la présence du passé lointain dans le paysage et le sol.

Du 19^e siècle à nos jours, on assiste à la multiplication des musées et des sites aménagés, en même temps que s'élaborent les lois sur le patrimoine et que l'archéologie, désormais scientifique et interdisciplinaire, se professionnalise.

Parallèlement, l'Antiquité devient populaire : les foules touristiques déferlent sur ses grands sites ; la littérature et la bande dessinée, Astérix en tête, la mettent en scène ; le film péplum recycle ses héros manichéens et ses épopées, dont le contexte païen augmente opportunément la teneur possible en érotisme et en violence ; le marketing s'empare d'elle, vend des parfums «Marc-Aurèle», ou de la pâtée pour chien «César».

L'intérêt pour l'Antiquité est donc souvent orienté, et différemment selon les périodes : quête d'un modèle culturel ou de racines prestigieuses, romantisme de la ruine ou récupérations diverses se succèdent au fil d'une tradition historique qui accumule et cumule les distorsions de perspective.

Rome d'abord

Source d'information précieuse et foisonnante, la littérature grecque et latine a longtemps joué un rôle prépondérant, sinon exclusif, dans l'approche historique de l'Antiquité. Dès la Renaissance et aux siècles suivants, par le biais des études « classiques », la perception du monde romain a ainsi été façonnée par les textes.

Or à de rarissimes exceptions près, leurs auteurs sont issus de l'Italie et des régions méditerranéennes, et rares sont les écrits qui portent sur les événements et la vie en province. Dans tous les domaines (politique, économie, mœurs, techniques...), ils reflètent donc essentiellement des réalités métropolitaines que l'on ne peut sans risque extrapoler aux régions périphériques de l'Empire.

Partielle, la littérature antique est aussi partielle. C'est une évidence : en général romano-centristes, les textes émanent des vainqueurs et apportent sur les peuples conquis un témoignage forcément biaisé, manichéen et colonialiste. Les prendre pour argent comptant, comme ce fut longtemps le cas, revient à adopter la vision de Rome sur le monde, sur ses rivaux ou ses vassaux. Un peu comme si l'on se fondait exclusivement sur les récits de Cortès pour appréhender la civilisation aztèque, ou sur les discours de Georges W. Bush pour comprendre le Moyen-Orient.

Aussi fausse que vivace, l'image du Gaulois dangereux, indiscipliné et batailleur, porté sur le vin et engloutissant force quartiers de viande, remonte directement aux écrits très subjectifs de Diodore de Sicile, de César ou de Strabon, relayés à l'école et dans l'imagerie populaire par une lecture qui fut trop longtemps peu critique.

La connaissance de l'Antiquité bénéficie aussi, on l'a dit, d'images d'une abondance inédite et qui, contrairement aux écrits, proviennent du monde romain tout entier. Mais cette source iconographique fut longtemps dominée par les nombreuses et riches images du milieu méditerranéen, en particulier celles de Pompéi et d'Herculanum, qui par le passé ont beaucoup influencé, souvent à tort, la vision de la vie en province.

Le romano-centrisme a forcément affecté aussi l'approche archéologique. Dans nos régions, aux 18^e et 19^e siècles, voire au début du 20^e encore, la découverte d'une mosaïque ou d'un édifice maçonné était fréquemment saluée par l'évocation des «splendeurs de la Civilisation gréco-romaine» et autres fières envolées. Et l'abandon d'un site appelait immanquablement le sombre spectre des sanguinaires hordes barbares.

Aujourd'hui bien sûr, l'objectivité est de mise, et la mixité culturelle gallo-romaine est au centre des intérêts. Avec parfois, par contrecoup, un léger penchant pour le «gallo»...

L'avis des maîtres

Qu'ils soient philosophes, poètes, agronomes, naturalistes, historiens, satiristes, avocats, généraux ou dirigeants politiques, les auteurs grecs et latins appartiennent bien évidemment à l'élite sociale. Leur témoignage s'en trouve forcément faussé, et très limité quant aux réalités des classes modestes. Ainsi Tacite ou Suétone, membres de la caste aristocratique et sénatoriale, sont-ils sévères envers les empereurs «populaires» ou qui font peu de cas du Sénat, comme Néron. De même, Martial ou Juvénal brocardent les travers d'une «jet set» peu représentative. Et tous, lorsqu'ils évoquent la plèbe ou les esclaves, le font avec le regard des maîtres.

L'iconographie n'échappe pas totalement à cet élitisme. Bien sûr, certains graffitis émanent de gens humbles, des reliefs funéraires se rattachent à des artisans plus ou moins modestes, des décors figurés ornent de la vaisselle et autres accessoires usuels. Mais les images les plus exploitées par les historiens, qu'il s'agisse de statues ou de portraits, de sarcophages ou de monuments sculptés, de peintures murales ou de mosaïques, traduisent le luxe d'une minorité aisée.

L'archéologie, qui par définition se fonde sur les vestiges matériels, n'est pas en reste: c'est une évidence, les nantis possèdent davantage et laissent par conséquent des traces matérielles plus abondantes et mieux visibles que les autres. Ceci vaut aussi pour la préhistoire, bien sûr; mais l'Antiquité, avec

ses monuments et ses demeures fastueuses, avec ses structures socio-économiques plus complexes, prête sans doute davantage à une archéologie des riches. Combien de musées locaux sont-ils nés sur les vestiges de belles villas romaines ? Et de l'écrasante majorité de ces villas, on n'a fouillé que la partie résidentielle, alors même que les locaux annexes (logements du personnel, ateliers, communs), sont généralement bien localisés.

Conjuguées, les sources littéraires, iconographiques et archéologiques ont ainsi engendré une vision trop longtemps élitiste, consciemment ou non. Attentifs à cela, les chercheurs d'aujourd'hui portent une attention toute particulière aux couches sociales modestes. Mais les traces d'un cabanon sont moins faciles à repérer que les murs d'une villa...

L'empirisme archéologique

Selon une définition communément admise, l'archéologie se fonde sur l'étude des vestiges matériels et de leur contexte pour enrichir la connaissance du passé humain.

A voir les fouilleurs gratter le sol avec minutie et enregistrer chaque trouvaille, ou à contempler dans son laboratoire tel spécialiste compiler méticuleusement des milliers de fragments, on serait porté à croire qu'il s'agit là d'une science exacte, comme le seraient la physique ou la chimie. Rien n'est plus faux. D'abord, parce que les vestiges matériels, qu'il s'agisse d'un amphithéâtre ou d'un tesson d'amphore, ne sont que des résidus lacunaires, fruits d'une série de sélections et de hasards : il a fallu qu'ils entrent dans le sous-sol, qu'ils y résistent près de vingt siècles, qu'ils soient retrouvés et identifiés. Rappelons au passage que dans notre pays comme dans d'autres, l'immense majorité des fouilles sont des interventions de sauvetage dictées par les projets d'aménagements modernes ; ainsi la carte des sites archéologiques suisses, concentrés sur le Plateau, dans les agglomérations ou sur les tracés autoroutiers, traduit-elle la géographie d'un développement actuel qui ne recouvre pas toujours celle du peuplement antique. Par ailleurs, ces fouilles sont menées par des instances cantonales aux politiques et aux

ressources plutôt disparates, que reproduit aussi la carte des sites. D'où des déserts archéologiques en Suisse centrale et au Tessin, notamment.

Bref : le patrimoine archéologique n'est qu'un ensemble très aléatoire, pas forcément représentatif et toujours provisoire de bribes, pièces trop rares et trop abîmées d'un puzzle à jamais incomplet. Dès lors, leur étude, si minutieuse soit-elle, débouche toujours sur davantage de questions que de réponses.

Si l'archéologie n'est pas une science exacte, c'est aussi parce qu'elle ne peut être neutre et objective. Certes, la rigueur scientifique préside à la récolte, à l'analyse et à la description des données ; mais dès que s'engage leur interprétation historique, la démarche devient forcément subjective.

A cet égard, au même titre que l'histoire ou la sociologie, l'archéologie est une science humaine : reflet de son temps, de son contexte culturel et idéologique, voire du profil personnel de qui l'exerce, elle propose un discours interprétatif plus qu'une conclusion scientifique, un regard bien plus qu'une vérité.

L'Empire romain et l'idéologie récente

Pour illustrer la subjectivité du regard sur l'Empire romain, il suffit de montrer à quel point ce regard a pu varier au fil du temps. Il faut dire que l'Antiquité, qui englobe pour la première fois nos régions dans une histoire politique, économique et militaire, se montre particulièrement propice aux interprétations et aux récupérations de nature idéologique. Prenons pour exemple la perception du couple Romain-Gaulois.

A la Renaissance, la fascination qu'exerce la culture gréco-romaine, l'absence de distance critique envers les écrits antiques et la méconnaissance encore profonde du monde celte (faute d'archéologie) reproduisent, en gros, la vision colonialiste de Rome : d'un côté, la civilisation raffinée, de l'autre des barbares obscurs et cruels.

Avance rapide jusqu'au milieu du 19^e siècle, en France, où l'Histoire officielle et scolaire débute en 496 avec la conversion du roi mérovingien Clovis. Divers conflits vont changer la

donne : à l'extérieur en butte à la menace prussienne, à l'intérieur en lutte pour les vertus républicaines et laïques, la France n'éprouve plus guère d'attrait pour un Père de la Patrie à la fois franc (donc germanique), monarque, et catholique. Voilà donc Clovis déboulonné.

Vercingétorix est tout indiqué pour prendre la relève. Le chef arverne qui en 52 avant J.-C. rassembla les Gaulois face à l'invasion romaine est donc promu héros national, avec dans son sillage « nos ancêtres les Gaulois », convertis en guerriers patriotes farouchement attachés à leur terre et à leur liberté. Retournement de situation : dans l'imagerie identitaire, scolaire et populaire, le Gaulois est désormais le bon et le Romain la brute.

Et en Suisse ? La fondation de l'Etat moderne en 1848 accentuait, ici aussi, le besoin d'icônes historiques rassembleuses. Mais contrairement à sa voisine française, la Confédération, toute « helvétique » qu'elle soit, n'a pas cité les Helvètes à l'ordre de la Nation. Pourtant, les Helvètes et leur chef Divico avaient eux aussi combattu héroïquement l'armée de César, lors de leur tentative d'émigration qui tourna court à la bataille de Bibracte (voir p. 29). Pourquoi Divico n'est-il pas devenu le Vercingétorix suisse ? C'est sans doute que les deux chefs diffèrent sur un point essentiel, en termes patriotiques : l'Arverne défendait son territoire, alors que l'Helvète voulait entraîner son peuple loin de nos monts indépendants... Ce dernier faisait décidément un piètre héros national, et il apparaissait difficile de proclamer son peuple « nos ancêtres les Helvètes ». Fort opportunément, la découverte des premiers pilotis lacustres en 1854 allait fournir une parfaite image d'Epinal suisse : des villages préhistoriques bâtis sur l'eau et reliés à la rive par une étroite passerelle, idylliques et insulaires à souhait. (Une image d'ailleurs erronée, puisqu'on sait aujourd'hui que ces villages étaient en réalité bâtis sur les rives ; voir dans cette même collection le volume 14 *Les Lacustres*, M.-A. Kaeser, 2004.) En parallèle, la figure légendaire et paternelle de Guillaume Tell s'imposait dans le rôle du héros fondateur.

Revenons aux Romains et aux Gaulois, et passons au 20^e siècle. En France, les Gaulois furent convoqués par tous les prétendants à la défense de la nation au cours des deux guerres

mondiales. Durant la seconde, ils servirent tout naturellement d'emblème à la résistance, tandis que Rome et ses légions prenaient des contours fascistes.

A la même époque en Suisse, on observe une nouvelle fois une perception diamétralement opposée, marquée par la valorisation des vestiges et du passé romains, symboles de l'humanisme latin par opposition à la barbarie nazie et germanique.

Schématique sans doute, ce résumé succinct montre à quel point le discours historique est subjectif: variable au gré des idées dominantes, le regard sur l'Antiquité peut changer du tout au tout d'une époque à l'autre, et à la même époque d'un pays à l'autre.

L'influence des temps...

S'il est parfois difficile d'échapper au climat idéologique ambiant, les historiens et les archéologues dignes de ce nom ne sont bien sûr pas dupes des récupérations grossières et des images d'Epinal. Mais leur siècle exerce toutes sortes d'influences plus subtiles sur leurs interprétations.

Il y a quelques décennies encore, l'intégration de l'Helvétie dans l'Empire romain était perçue comme un phénomène essentiellement militaire. Rares étaient les musées où les salles consacrées à l'Antiquité ne comprenaient pas de vitrines sur l'armée romaine, l'équipement du légionnaire et les phases de la conquête, ce qui contribuait par ailleurs à maintenir, dans l'esprit du public, l'image fautive d'une Helvétie occupée par des millions de soldats. En partie liée à la Seconde Guerre mondiale et à la guerre froide, cette vision militariste s'est aujourd'hui estompée. A l'heure de la globalisation économique, de nouvelles interprétations émergent, en phase avec le monde contemporain. Ainsi est-il aujourd'hui admis que César, en se lançant à la conquête des Gaules (voir p. 31), cherchait certes à assurer sa gloire militaire, mais aussi et peut-être surtout à satisfaire des *lobbies* de négociants avides de nouveaux marchés... L'actuelle hégémonie étasunienne oriente aussi, à tort ou à raison, la perception de l'Antiquité. La romanisation des peuples conquis

n'est-elle pas à certains égards analogue à l'américanisation de notre quotidien ? Les Helvètes n'ont-ils pas adopté le latin, la tunique et les sauces de poisson romaines comme nous l'anglais, le *blue jeans* et le Ketchup ?

L'actualité, donc, dessine les contours de l'Antiquité. Influence d'autant plus marquée que le monde romain, avec sa géopolitique, ses flux commerciaux, sa production parfois industrielle, son intense brassage culturel et les mutations rapides qui s'ensuivent, affiche une étonnante modernité qui le rapproche du nôtre.

Perpétuellement modelée par le cours des temps, l'approche des historiens et des archéologues est par ailleurs sujette à renouvellement par l'évolution rapide des connaissances et des méthodes. Chaque nouvelle fouille peut remettre en cause les hypothèses ou en susciter d'autres, de même que l'apport de nouvelles techniques d'analyse et de datation peut affiner, modifier ou démolir les acquis.

... et l'influence des lieux

La géographie moderne n'est pas non plus sans effets sur la recherche. A l'époque romaine, l'actuel territoire suisse était déjà très morcelé, en Provinces, en peuples et surtout en types d'occupation : en zone frontière durant de longues périodes, la région rhénane était fortement militarisée, avec pour centre névralgique le camp légionnaire de *Vindonissa* (Windisch, Argovie) et pour horizon la Germanie. A l'opposé, le bassin lémanique était tourné vers le sud par le Grand-Saint-Bernard ou par le Rhône, avec pour trait d'union Genève, qui dépendait de Narbonne... L'époque romaine peut donc se profiler sous des angles différents selon qu'on est Bâlois ou Genevois. S'y ajoutent les systèmes académiques et surtout les références scientifiques et bibliographiques en partie dissociés par les clivages linguistiques : les chercheurs alémaniques sont plus au fait des publications archéologiques allemandes que francophones, et c'est l'inverse (sans doute en pire) chez les Romands.

Et dans ce livre ?

Au terme de cet examen critique des sources et de leur usage, le constat se résume ainsi : condamnée à l'empirisme et à la subjectivité, la démarche archéologique et historique produit un discours interprétatif et non une vérité. Sauf à se contenter d'une stérile description des témoignages ou, pire, à entretenir l'illusion d'une impossible et trompeuse neutralité, il n'y a pas d'échappatoire.

Face à ce verdict, la moindre des honnêtetés est d'assumer la subjectivité du regard porté sur l'époque romaine dans ce livre, et d'en annoncer les couleurs.

Premièrement, on prend ici le parti de ne pas considérer ce caractère forcément empirique et subjectif comme un obstacle, mais comme un avantage. Il sera toujours impossible de restituer fidèlement et exhaustivement le passé lointain (du moins tant que la machine à remonter le temps n'aura pas mis les archéologues au chômage); mais même si c'était possible, à quoi bon, finalement ? L'histoire ne vise-t-elle qu'à décrire dans les moindres détails tout ce qui s'est déroulé autrefois ? A l'évidence non. Se pencher sur le passé permet de donner de la profondeur, d'offrir du recul, des références, des perspectives, afin d'éclairer le présent, voire d'envisager l'avenir. « *Celui qui ignore ce qui s'est passé avant sa naissance reste un enfant toute sa vie* », disait Cicéron, relayé par l'adage « *il faut savoir d'où on vient pour savoir où on va* ».

La lecture proposée ici sera donc résolument orientée, avec pour arrière-fond une mise en perspective de la période romaine par rapport aux développements actuels. Ainsi revendiquée, la subjectivité de l'archéologie s'avère libératrice, puisqu'elle permet d'atteindre le but premier de l'étude du passé : donner à réfléchir sur le présent.

Il faut dire que l'Antiquité se prête exceptionnellement bien à une telle approche. L'intégration de nos régions dans l'Empire peut renvoyer à bien des phénomènes actuels comme la place de la Suisse dans l'Europe, la mondialisation, l'hégémonie américaine, le brassage culturel.

Quel point de vue sous-tend la vision développée dans ce livre? En gros, que l'intégration et le métissage culturel se sont montrés féconds pour la population locale d'alors et qu'ils fondent l'essentiel de notre actuelle identité. Bref: puisqu'il s'agit d'assumer la subjectivité du regard, on aura compris que l'Antiquité romaine n'incite guère l'auteur à cotiser à l'Action pour une Suisse indépendante et neutre.

On n'en idéaliserait pas pour autant l'Empire romain, qui résulta de conquêtes souvent brutales et qui n'était pas vraiment construit sur des valeurs de tolérance et d'humanisme. Le fait qu'aujourd'hui à Washington, certains faucons se réclament ouvertement de l'antique hégémonie de Rome aidera à ne pas peindre l'Antiquité sous un jour idyllique ou nostalgique.

Dans un autre registre, et toujours par souci d'honnêteté, précisons que ce volume est rédigé par un Romand, formé à Lausanne; on l'a dit plus haut, cela peut influencer la lecture de la période romaine sur l'actuel territoire suisse. Le danger est ici atténué, dans la mesure où l'on puisera largement la matière dans un ouvrage collectif *Quand la Suisse n'existait pas: le temps des Romains*, paru en 2002 et qui, sous la plume d'excellents spécialistes d'horizons divers, fait le point sur les connaissances actuelles.

On l'a dit, le regard sur l'Antiquité gallo-romaine se modifie, et se modifiera encore au gré du contexte et des découvertes. Les actuelles interprétations seront, en partie du moins, caduques dans 10 ou 20 ans. Cela vaut aussi, bien entendu, pour ce volume.